

SEFI ATTA

LE MEILLEUR
RESTE À VENIR

roman traduit de l'anglais (Nigeria)
par Charlotte Woillez

BABEL

à mon cher Gboyega et à notre chère Temi

1971

Dès le début j'ai cru tout ce qu'on me disait, même les plus purs mensonges, sur la façon dont je devais me tenir, en dépit de mes propres penchants. A l'âge où les petites filles nigérianes étaient des pros du *ten-ten*, le jeu où l'on doit taper des pieds en rythme et essayer de surprendre les autres avec de brusques mouvements de genoux, ce que je préférais, c'était m'asseoir sur la jetée et faire semblant de pêcher. Le pire, c'était d'entendre la voix de ma mère qui criait par la fenêtre de la cuisine : "Enitan, viens m'aider."

Je rentrais en courant. Nous vivions au bord de la lagune de Lagos. Notre cour faisait environ un demi-hectare, et était entourée par une grande palissade qui glissait ses échardes dans les doigts insouciantes. Je jouais tranquillement sur la rive ouest, car la rive est bordait les mangroves du parc Iyoki et une fois j'avais vu un serpent d'eau passer devant moi en ondulant. La chaleur, cette chaleur, c'est ce dont je me souviens en repensant à ces jours-là, un soleil dégoulinant et de rares brises. En début d'après-midi, on mangeait et on faisait la sieste : déjeune copieusement et dors comme un ivrogne. En fin d'après-midi, après avoir fait mes devoirs, j'allais sur la jetée, un tout petit embarcadère en bois que je pouvais arpen-ter en trois pas si je faisais des enjambées assez

longues pour sentir les muscles de mes cuisses s'étirer.

Je m'asseyais au bout, là où c'était couvert de coques, j'attendais que l'eau clapote à mes pieds, et je lançais ma ligne, tendue entre une branche d'arbre et le bouchon d'une bouteille de vin abandonnée par mon père. Parfois des pêcheurs approchaient, ramant en rythme, et j'adorais ça, plus encore que les tripes frites ; leur peau brûlée, couverte de sel et desséchée par le soleil, presque grise. Ils parlaient avec ce roucoulement des insulaires, leurs vocalises fusaient d'un canoë à l'autre. Jamais je n'ai eu envie de sauter dans la lagune comme eux. Elle sentait le poisson cru, elle était d'un marron sale qui, j'en étais sûre, avait un goût de vinaigre. En plus tout le monde savait que les courants pouvaient emporter les nageurs. Généralement les corps remontaient à la surface quelques jours après, gonflés, raides et pourris. C'est vrai.

Pas que je rêvais d'attraper des poissons. Ils frétilaient trop, et je ne me voyais pas regarder un autre être vivant suffoquer. Mais mes parents avaient envahi tous les autres endroits avec leurs disputes, leurs impardonnables débordements. Les murs ne m'épargnaient pas leurs cris. Un oreiller écrasé sur ma tête ne suffisait pas. La jetée était donc mon territoire, jusqu'au jour où ma mère décida qu'elle devait être démolie.

Le prêtre de son Eglise avait eu une vision : des pêcheurs entreraient par effraction dans notre maison, ils viendraient la nuit, *labalaba*. Ils n'auraient pas d'armes, *yimiyimi*. Ils voleraient des objets de valeur, *tolotolo*.

Dès le lendemain, trois ouvriers remplacèrent notre jetée par des barbelés, ma mère ne les quitta pas des yeux, de la même façon qu'elle surveillait nos voisins et regardait par la fenêtre le soir, à l'affût

d'esprits malfaisants, de la même façon qu'elle continua à fixer furieusement la porte bien après le départ de mon père. Je savais qu'il s'énerverait. Quand il découvrit la nouvelle clôture, de retour d'un colloque, il sortit en courant, il criait comme un fou. Rien n'arrêterait ma mère, disait-il, rien ne l'empêcherait de détruire la maison tout entière, à cause de sa foutue Eglise. Comment pouvait-elle faire ça ? Comment pouvait-elle être aussi égoïste, insensible ?

Il aimait cette vue. Les soirées tièdes, traversées par une légère brise, dans la véranda qui donnait sur la lagune. C'est comme ça que je me souviens de lui, aussi placide que sa chaise en rotin. Généralement il s'y installait à la saison sèche, la plus longue de l'année ; il y venait rarement quand l'harmattan soufflait, refroidissant l'atmosphère, entre Noël et le Nouvel An, et jamais au moment de la saison des pluies, qui transformait tout en marécage, et rendait le sol de la véranda glissant pendant toutes les vacances d'été. Je m'asseyais sur les marches et je les regardais, lui et ses deux amis : oncle Alex, un sculpteur, dont la pipe sentait la noix de coco fondue, et oncle Fatai, qui me faisait rire car avec son visage potelé il portait bien son nom. Il était avocat, comme mon père, et ils avaient tous étudié à Cambridge. Les trois mousquetaires au cœur des ténèbres, voilà le surnom qu'ils s'étaient donné là-bas, ils étaient toujours ensemble, et on leur adressait rarement la parole. Parfois ils me faisaient peur avec leurs histoires sur l'Ouest du Nigeria (que mon père appelait le Far West), où les gens se jetaient des pneus enflammés parce qu'ils appartenaient à des factions politiques différentes. Oncle Alex rendait les Britanniques responsables de ces combats : "Eux et leur maudit empire. Débarquer comme

ça et diviser notre pays comme une de leurs maudites brioches. Conduire à gauche sur cette maudite route...”

Le jour où la guerre civile éclata, c’est lui qui nous apprit la nouvelle. Oncle Fatai arriva peu après et ils baissèrent la tête tous les trois, comme en prière, pour écouter la radio. A force d’écouter leurs discussions sur les fédéralistes, les sécessionnistes et ces maudits Britanniques, j’avais appris tout ce qu’un enfant de sept ans peut savoir sur son pays. Je savais que notre premier Premier ministre avait été tué par un général, que ce général n’avait pas tardé à être tué à son tour, et qu’un autre général dirigeait notre pays. Pendant un temps les palabres avaient cessé, et à présent les Biafrais semblaient essayer de diviser notre pays en deux.

C’est oncle Fatai qui rompit le silence.

— J’espère que nos gars vont en finir avec eux.

— Bon sang mais qu’est-ce que t’es en train de dire là ? demanda oncle Alex.

— Ils veulent la guerre, dit oncle Fatai. Ils vont l’avoir.

Oncle Alex le poussa violemment, le faisant presque tomber.

— Tu peux te battre, toi ? Tu peux te battre ?

Mon père essaya d’intervenir mais il le mit en garde :

— Reste en dehors de ça, Sunny.

Mon père finit par demander à oncle Alex de partir. Il me tapota la tête en passant, et ne remit plus jamais les pieds à la maison.

Les mois suivants, j’écoutai les informations à la radio, on disait que nos troupes faisaient de leur mieux face aux Biafrais. J’entendais ce slogan : “Préserver l’unité du Nigeria est notre devoir.” Mon père me demandait de me cacher sous mon lit

dès qu'une alerte aérienne retentissait. Parfois je l'entendais parler d'oncle Alex, qui avait su à l'avance qu'il allait y avoir une guerre civile, avait rejoint les Biafrais, et était mort au combat, lui qui détestait les armes.

J'adorais mon oncle Alex, je pensais que, si je devais me marier, ce serait avec un homme comme lui, un artiste, tantôt passionné tantôt indifférent.

Il appelait mon père Sunny, mais son vrai nom, c'était Bandele Sunday Taiwo. Maintenant tout le monde appelait mon père Sunny et ma mère Mama Enitan, à cause de moi, mais son vrai prénom c'était Arin. J'étais leur premier enfant, et leur unique enfant, puisque mon frère était mort. Sa vie avait été une succession de crises d'anémie falciforme. Ma mère était devenue membre d'une Eglise pour qu'il guérisse, elle avait apparemment renoncé à la foi anglicane et à elle-même, car un jour mon frère eut une crise et elle l'emmena là-bas pour qu'il y soit soigné. Il mourut ce jour-là, à trois ans. J'en avais cinq.

Dans l'Eglise de ma mère, les gens portaient des tuniques blanches. Ils tournaient en rond, pieds nus, et dansaient au son des percussions. Ils étaient baptisés dans un filet d'eau bénite, et ils y buvaient pour purifier leurs esprits. Ils croyaient aux esprits, des esprits malfaisants envoyés par d'autres personnes pour tout ravager, et des esprits réincarnés, qui ne resteraient pas longtemps sur terre. Leurs incantations, leurs prières et leurs liturgies incessantes. Je pouvais supporter de voir ma mère agiter les mains en l'air et se comporter comme elle ne l'avait jamais fait dans une église anglicane. Mais j'étais sûre que, si le prêtre se mettait devant moi et roulait des yeux, comme à son habitude quand il était sur le point d'avoir une vision, ce serait la fin pour moi.

Il avait une bosse sur le front, et semblait toujours humer du mauvais dans l'air. Il décrivait ses visions entre des psalmodies ressemblant fort aux mots yorubas qui voulaient dire "papillon", "bou-sier" et "dindon" : *labalaba*, *yimiyimi*, *tolotolo*. Il sentait l'encens. Le jour où il se plaça devant moi, je fixai l'ourlet de sa soutane. J'étais un esprit réincarné, dit-il, comme mon frère, et il faudrait que ma mère m'amène à l'église pour que j'y sois purifiée. J'étais trop jeune, dit-il. Mon heure était proche, dit-il. Dindon, dindon, dindon.

Je passai le reste de cette journée à déambuler avec autant de dignité qu'une personne âgée et soucieuse, rentrant mon ventre au point d'avoir des crampes. Mourir serait douloureux, je le savais, et je ne voulais pas m'imaginer mon frère comme ça, comme un fantôme. Il suffit que mon père me demande comment j'allais pour que je m'effondre devant lui. "Je vais mourir", déclarai-je.

Il me demanda de m'expliquer.

"Il est hors de question que tu retournes là-bas", dit-il.

Après ça, je passai mes dimanches à la maison. Ma mère allait à l'église, et mon père partait lui aussi. Bisi, notre bonne, se glissait chez les voisins pour voir Akanni, le chauffeur, qui écoutait de la musique *juju* à plein tube, ou alors il venait la voir, et ils se retiraient dans le coin des domestiques, me laissant seule avec Baba, notre jardinier, qui travaillait le dimanche.

Au moins, pendant la guerre civile, Bisi m'invitait parfois pour que je profite des histoires qu'Akanni racontait sur les combats qui faisaient rage au loin. Les soldats biafrais qui marchaient sur des mines et dont les jambes explosaient comme des tomates concassées ; les enfants biafrais qui mangeaient de la chair de lézard pour survivre. Le

Scorpion Noir était un héros parmi les soldats du Nigeria. Il portait un collier d'amulettes autour du cou, et les balles ricochaient sur son torse. J'étais assez grande pour écouter ces histoires sans avoir peur, mais trop jeune pour éprouver autre chose que du ravissement en les entendant. Quand la guerre prit fin, trois ans plus tard, ces histoires me manquèrent.

A l'époque, il n'y avait rien à la télévision avant six heures du soir. De six à sept, il y avait les informations, je ne les regardais jamais, sauf ce jour où *Apollo* atterrit sur la Lune. Après ça, à l'école, les enfants disaient qu'on pouvait attraper Apollo, une sorte de conjonctivite, si on regardait une éclipse trop longtemps. Tarzan, Zorro, Petit Jean et la famille Cartwright de Bonanza étaient là, avec leurs douces représailles, pour me dire tout ce que j'avais besoin de savoir sur le monde. Et, inconsciente de la partialité des messages que je recevais, j'accordais ma préférence à Tarzan (ces affreux indigènes !), je pensais que les Indiens étaient un peuple terrible, et je fredonnais les jingles enjoués des multinationales étrangères : "*Mobil keeps your engine – Beep, beep, king of the road.*" Quand arrivait Alfred Hitchcock, je savais que c'était l'heure d'aller au lit. Idem pour Doris Day. Je ne pouvais pas supporter sa chanson *Que será*.

J'abordai l'adolescence avec un corps qui ne cessait de me faire souffrir, je terminai ma dernière année d'école primaire, et je me mis à vivre dans l'attente, interminable, du collège. La rentrée n'avait lieu que début octobre, les vacances d'été furent donc anormalement longues cette année-là. La pluie dégoulinait, séchait, et les jours se ressemblaient, mis à part quelques imprévus, comme l'après-midi où Baba trouva des œufs d'iguane,

ou le matin où un chien enragé mordit notre veilleur de nuit, ou encore le soir où Bisi et Akanni se disputèrent. Je les entendis crier, et je me précipitai vers le coin des domestiques pour les observer.

Akanni se prenait sans doute pour Mohammed Ali. Il tournait autour de Bisi et boxait dans le vide. “Comment je m’appelle ? Comment je m’appelle ?” Bisi se pencha et lui colla une gifle. Il la saisit par le col et déchira sa blouse. “Mes seins !” Elle lui cracha au visage et tira la chaîne en or qu’il portait autour du cou. Ils s’effondrèrent sur le sol poussiéreux et se bagarrèrent jusqu’à ce que Baba soit étendu de tout son long par terre. “Arrêtez, dit-il. Je vous supplie d’arrêter.”

La plupart des journées n’avaient rien de très palpitant. Je commençais à en avoir marre d’attendre lorsque, deux semaines avant la fin des vacances, un grand changement survint. C’était le troisième dimanche du mois de septembre 1971, en fin d’après-midi. Je jouais avec ma catapulte et l’un de mes projectiles heurta malencontreusement Baba, qui tondait la pelouse. Il me courut après avec sa machette, je fonçai vers les barbelés et ma manche s’y accrocha. Selon la tradition yoruba, la nature annonce les moments de transition dans la vie de chacun : la naissance, l’âge adulte, la mort. Un cocorico, une averse soudaine, la pleine lune, un changement de saison. Il ne me semble pas avoir remarqué un tel phénomène.

*

— Bien fait pour toi.
C’était une voix de fille.

Un nez se montra dans le trou de la barrière, suivi d’un œil marron. Je libérai ma manche des barbelés et je frottai mon coude.

— Voilà ce qui arrive quand on court comme ça dans tous les sens, dit-elle. Tu t'es coincée là-dedans, c'est bien fait pour toi.

Elle ne ressemblait pas du tout aux enfants Bakare, nos voisins. Je les avais vus à travers le trou de la barrière, et ils étaient tous plus jeunes, et aussi foncés que moi. Leur père avait deux femmes qui organisaient des jamborees de cuisine en plein air. Elles avaient toujours l'air d'être enceintes, et lui aussi, dans ses boubous flottants. Les gens l'appelaient Bakare l'ingénieur. C'était un ami d'oncle Fatai, et oncle Fatai l'appelait Alhaji Bakare, parce qu'il avait fait le pèlerinage à La Mecque. Pour nous, c'était Chef Bakare. Il avait fait une énorme fête un an auparavant, après sa cérémonie d'intronisation, et personne n'avait pu dormir car sa musique *juju* faisait trembler tous les murs. C'est typique des gens de Lagos, avait dit mon père. Ils font la fête jusqu'à ce qu'ils s'effondrent, ou que leurs voisins s'effondrent.

— Je m'appelle Sheri, dit-elle, comme si je lui avais demandé son prénom.

— C'est la première fois que je te vois, répondis-je.

— Et alors ?

Elle était vraiment culottée, pensai-je alors qu'elle se mettait à glousser.

— Je peux venir chez toi ? demanda-t-elle.

Je jetai un coup d'œil dans la cour, ma mère ne voulait pas que je joue avec les enfants Bakare.

— D'accord.

Je m'ennuyais. J'attendis près de la barrière, j'avais oublié que j'avais déchiré ma manche, et que Baba m'avait poursuivie. Apparemment, il m'avait oubliée aussi, car il tondait la pelouse de l'autre côté. Elle arriva quelques minutes plus tard. C'était une demi-caste, comme je le pensais. Elle

portait une jupe rose et un haut blanc qui s'arrêtait juste au-dessus du nombril. Avec ses cheveux courts et sa coupe afro, on aurait dit un tournesol. Je remarquai qu'elle avait du rose sur les lèvres.

— T'as quel âge ?

— Onze ans, dit-elle.

— Moi aussi.

— Ah bon ? T'es encore si petite à onze ans ! dit-elle.

Au moins ma taille était décente, pour une fille de onze ans. Je la dépassais d'une bonne tête, et pourtant elle portait des talons hauts. Je lui dis que mon anniversaire était en janvier, mais elle affirma qu'elle était mon aînée de toute façon. Son anniversaire était deux mois plus tôt, en novembre.

— Je suis plus grande, je suis ton aînée. Tu comprends pas ? C'est comme ça. Mes petits frères et sœurs m'appellent Sister Sheri à la maison.

— Je te crois pas.

— C'est vrai, dit-elle.

Le vent fit frémir les hibiscus. Elle me détailla des pieds à la tête.

— T'as vu les exécutions hier à la télé ?

— Quelles exécutions ?

— Celles des voleurs armés.

— Non.

Je n'avais pas le droit de regarder ; mon père était contre la peine de mort.

Elle sourit.

— Ah, c'était bien. Ils les ont abattus sur la plage. Ils les ont attachés, ils leur ont mis un bandeau sur les yeux. Un, deux, trois.

— Morts ?

— *Pakufa*, dit-elle en penchant la tête.

J'imaginai la scène, sur la plage où avaient lieu les exécutions publiques. Généralement on voyait des photos dans les journaux le lendemain.

— Ta mère elle vient d'où ? demandai-je.

— D'Angleterre.

— Elle vit ici ?

— Elle est morte.

On aurait dit qu'elle donnait l'heure à quelqu'un, il est trois heures pile, ma mère est morte. Est-ce qu'elle s'en fichait ? J'avais honte de la mort de mon frère, comme si c'était un défaut dont les gens pouvaient se moquer.

— *Yei*, s'exclama-t-elle.

Elle avait repéré un banc de poissons volants dans la lagune. Je me mis moi aussi à les regarder s'élançer et replonger. Ils n'émergeaient pas vraiment. Ils disparurent et l'eau s'apaisa.

— T'as des frères et sœurs ? demanda-t-elle.

— Nan.

— Tu dois être gâtée pourrie.

— Non, pas du tout.

— Si, tu l'es. Tu l'es, ça se voit sur ton visage.

Elle tournoya et commença ses vantardises. Elle était la plus grande des enfants Bakare. Elle avait sept frères et sœurs. Elle allait entrer en pension dans deux semaines, dans une autre ville, et elle...

— J'ai été prise au Royal College, dis-je pour la faire taire.

— Berk ! C'est pas mixte !

— Mais c'est la meilleure école de Lagos.

— Pas mixte c'est mortel.

— Ça dépend à quel point de vue, dis-je, citant mon père.

On entendit, à travers la barrière, la musique *juju* qu'écoutait Akanni. Sheri se cambra et commença à se trémousser. Elle ondulait vers le bas, vers le haut.

— T'aimes la musique *juju* ? lui demandai-je.

— Ouais. Ma grand-mère et moi on écoute ça et on danse.

— Tu dances avec ta grand-mère ?

— J'habite avec elle.

Parmi mes grands-parents, je n'avais connu que la mère de mon père, elle était morte maintenant, quand j'étais petite elle me faisait peur à cause de la pellicule laiteuse qui recouvrait ses pupilles. Ma mère disait que ses yeux étaient devenus comme ça à cause de sa méchanceté. La musique cessa.

— Elles sont belles ces fleurs, dit Sheri, qui les contemplait comme si c'était un assortiment de chocolats. Elle en cueillit une et la mit derrière son oreille. C'est joli ?

J'acquiesçai. Elle en chercha d'autres, et les cueillit une par une. Elle eut bientôt cinq hibiscus dans les cheveux. Elle cueillait le sixième quand un cri se fit entendre dans la cour. Baba nous chargeait, brandissant sa machette. "Toi ! Dégage !"

Sheri le vit et hurla. Elle courut avec moi de l'autre côté de la maison, où le gravier de l'allée nous fit trébucher.

— C'est qui ce type ? demanda Sheri, essoufflée, la main sur le cœur.

Ma respiration était saccadée.

— Notre jardinier.

— Il me fait peur.

— Il est pas méchant. Mais il aime bien faire peur aux gens.

Elle fit claquer sa langue.

— Regarde-le, avec ses jambes tordues comme les pinces d'un crabe, et ses lèvres aussi rouges que les fesses d'un singe.

Nous étions vautrées sur le gravier. Les hibiscus étaient tombés des cheveux de Sheri, elle agita les jambes et éclata de rire, je ris de plus belle. Elle se calma la première, et s'essuya les yeux.

— T'as une meilleure amie ?

— Non.